



matthieu ruf

l'homme qui nage

Ton problème, c'est ce bourdonnement.

Il n'y a que toi qui l'entends, c'est l'impression que tu as, mais tu te dis que ce n'est pas possible : que tous les autres, autour de toi, doivent connaître, eux aussi, une sorte de grondement, de grincement, de sifflement, d'acouphène, de vertige, de nausée comparable, à une fréquence plus ou moins basse, peut-être, d'une ampleur plus ou moins grande, mais néanmoins présente, souterraine, prête à se briser sous leur crâne en crises intermittentes.

Quand il se met vraiment à vibrer en toi, tu penses aux ermites et aux fous. Tu penses à ceux qui refusent, qui se retirent : même si tu ne crois pas à la possibilité de s'échapper, tu les comprends. Tu es un homme plutôt jeune, plutôt positif, sociable, qui ne détourne pas son regard des problèmes du monde – tu aimes en parler, tu aimes les connaître, aller toujours un peu plus loin, avancer en sceptique, chercher les conséquences insoupçonnées des solutions apparentes,

les effets rebonds. C'est ton métier qui t'y pousse, et c'est pour cette raison, avant tout, que tu le pratiques.

Mais il y a ce bourdonnement, qui, aujourd'hui, se déchaîne.

Tu marches, ce samedi de septembre, en pleine ville de Genève. Tu viens de quitter la plaine de Plainpalais. Après quelques heures de grand soleil, un nuage terrible s'est essoré sur les tentes, les stands, les tables, les grosses courges vertes et oranges, les oriflammes *Fédération romande des consommateurs*, *Attac*, *Pro Velo*, *WWF*, les bancs de pique-nique, les t-shirts verts, les cheveux, les crânes, les vestons, les épaules, les gilets colorés. Ça s'est calmé. Tu marches après la pluie, tu rentres chez toi, tu te dis que tu en as assez vu.

Pourtant, tout ce que tu as vu, juste avant l'averse, dont tu t'es protégé sous l'auvent d'un marchand péruvien qui n'avait rien à voir avec le grand rassemblement mais vendait, comme chaque samedi, bracelets et bonnets – «fini de rrigoler», s'est-il exclamé, quand le nuage s'est éventré –, tout ce que tu as vu, sur la plaine, ce sont des poules.

Cinq ou six femelles blanches et brunes, dodues, et deux jeunes coqs blancs, promis à une mort très

prochaine, afin d'épargner les oreilles des habitants du quartier où ils vivent le reste du temps. Le stand des Galinettes urbaines consistait en un enclos assez vaste, cerné d'un filet bleu et accolé à un poulailler en bois. À côté, une table avec de la documentation. Une brochure sur l'industrie aviaire. Tu as commencé à la lire. Tu ne t'étais pas encore intéressé de près à ce sujet-là. Tu as lu: presque tous les poulets vendus en magasins, y compris les bio, proviennent de «souches» hybrides, propriété de quelques multinationales. En Suisse, Micarna et Bell, qui appartiennent respectivement à Migros et à Coop, détiennent 76% des parts de marché. Il y a quelques années, Micarna a dû changer une de ses trois souches de poussins, parce que «le marché a demandé une autre couleur de viande». «Le filet était gris pâle, ils le voulaient rose», citation de Lutz von Strauss, directeur de la division Volaille. De la sélection du bon produit-poussin, acheté à l'une de ces multinationales, à la mise en vente, il a fallu un an et demi. Lutz von Strauss: «Nous avons acheté un colorimètre.»

C'est là que le bourdonnement a commencé. Il faut dire aussi qu'il faisait chaud. Et puis, à ce moment, il y a eu une odeur violente, sur ta droite:

un type, à quelques centimètres de ton visage, piochait avec une fourchette en plastique dans une Döner Box, une de ces boîtes en carton remplies de frites et de viande agglomérée. Le bourdonnement. Le type a regardé la brochure, t'a regardé d'un œil rond, a poursuivi son chemin. Tu as reposé la brochure, et tu t'es éloigné du poulailler.

L'averse est arrivée, repartie, et il y a comme un processus chimique qui s'est mis en route, que tu connais, pour le vivre régulièrement, mais qui est, aujourd'hui, d'une vigueur ébouriffante. Ce n'est pas du dégoût, ce n'est pas ta mauvaise conscience, ce vieux phacochère interne qui te dévisage souvent: c'est ce bourdonnement. Il semble provenir de lunettes immatérielles qu'on t'aurait mises sur le nez – non: que tu te serais toi-même patiemment constituées, année après année, à force d'enquêtes, d'interviews, de rencontres, de lectures, d'observations, de voyages, de recherches. En Lego minuscules, inséparables. Ces lunettes sont dangereuses, parce que tu ne peux plus t'en passer. Aujourd'hui, les poules blanches et Lutz von Strauss, puis le fumet du döner, puis l'averse ont eu l'effet d'un grand coup d'essuie-glace. Mais c'est à la rue Chantepoulet, ce qui ne te surprend pas vraiment, que tout s'accélère.

Tu tombes sur une affiche, format mondial, d'un opérateur Internet. «5 minutes d'attente, c'est 7 films téléchargés sur l'Online Store: bienvenue dans la Suisse la plus rapide du monde.» Et le bourdonnement, pour la première fois, commence à te filer des visions. Tu continues à marcher, mais tu te dédoubles. Tu deviens une sorte d'insecte microscopique qui aurait fourré son nez dans l'ordinateur portable que tu transportes dans ta sacoche. Qui jaillirait de son antenne intégrée, et chevaucherait les ondes wifi jusqu'au routeur le plus proche, où il reniflerait l'odeur cuivrée des millions de films et de morceaux de musique en train de se déverser dans un téléchargement tous azimuts. L'insecte, de ses ailes supersoniques, remonterait lestement le flux des 0 et des 1, à travers toute la France, et rejoindrait bientôt, sous le petit port breton de Lannion, l'embouchure d'un tuyau de 69 millimètres de diamètre. C'est-à-dire l'un des 250 (et des poussières) câbles sous-marins brassant les 4,4 zettaoctets (un zettaoctet vaut 250 milliards de DVD, se rappelle l'insecte en glissant à vive allure à l'intérieur des fibres optiques transatlantiques du câble Apollo South), les 4,4 zettaoctets qui constituent l'univers digital actuel d'Homo sapiens. Après environ 12'315 kilomètres,

il déboucherait en Amérique et, via divers embranchements, se fauflerait jusqu'à l'intérieur d'un centre de données de Google, Apple ou Facebook, quelque part en Caroline du Nord. Il errerait quelque temps dans la chaleur et le bruit assourdissant des ventilateurs de ce gigantesque hangar à serveurs, contemplerait l'enveloppe terrestre du grand dieu Cloud. Puis il chercherait l'alimentation électrique de cet entrepôt clôturé comme une prison, aussi énergivore qu'une ville de 200'000 habitants. Gambadant sur les lignes à haute tension, il remonterait jusqu'aux fours à charbon de la centrale Marshall Steam Station, au bord du lac (artificiel) Norman, ou, juste à côté, jusqu'au réacteur de la centrale McGuire, où il observerait les petits noyaux atomiques se diviser, libérant une puissance de 2258 Mégawatts. De là, s'il insiste, l'insecte pourrait suivre les résidus de Césium 135 hermétiquement protégés dans des conteneurs «Castor» chargés sur un convoi à destination de...

En entrant dans la gare Cornavin, tu manques de renverser un type qui marche le nez dans son smartphone XXL, et le bourdonnement change de fréquence: tu vois immédiatement un homme creuser à mains nues, au fond d'une galerie percée dans



la colline de Bisie, au Nord-Kivu, RDC. Tu vois ces kilos de cassitérite qu'il ramène à la surface et revend, sous la surveillance des kalachnikovs, pour en obtenir un dollar et demi par jour. Tu vois le minerai se balader de mains en mains et de caisse en caisse à travers le Rwanda, la Tanzanie, puis l'océan Indien, jusqu'à Butterworth, en Malaisie, où, dans une grande fonderie, dans la chaleur, des hommes et des machines en extraient de l'étain. Tu vois cet étain, transformé en bobines de fil à souder, rejoindre le port de Shanghai dans un conteneur ocre, et de là partir en camion pour une grande usine de téléphones portables. Tu te demandes si le type que tu as croisé vient de changer de téléphone, si l'ancien, ou celui d'avant, ou le précédent, est plongé dans le capharnaüm de ferraille et de circuits imprimés d'un autre conteneur, parti de Gênes et voguant vers l'Atlantique sud, vers le port de Tema, au Ghana. Vers un autre camion, qui le déversera sur un amoncellement de tubes cathodiques, d'écrans brisés, de radios éventrées, de transistors luisant sous le soleil de la décharge d'Accra, surnommée «Sodome et Gomorrhe», dans laquelle, les pieds dans les encres d'imprimantes et toussant dans les poussières de plomb, un garçon le trouvera au cours de son activité quotidienne: fait fondre

les déchets électroniques, afin d'en extraire le cuivre, qu'il revend pour en obtenir, peut-être, quelques dollars par jour.

Tu transpires, tu as pressé le pas pour attraper le foutu train dans lequel tu viens de t'asseoir, en face d'une dame au long cou. La dame se gratte le menton et tu remarques alors sa bague dorée, discrète, élégante. Tu ne peux pas ne pas voir les orpailleurs plongés jusqu'aux genoux dans une cuvette saumâtre, voir autour d'eux la terre retournée de l'Amazonie, le mercure couler dans les affluents du grand fleuve Madre de Dios, à la frontière entre le Pérou et la Bolivie. L'or fondu, revendu, expédié pour être traité, comme deux tiers de la production mondiale, dans l'une des quatre grandes raffineries de Suisse, à Neuchâtel ou au Tessin. Les lingots achetés par les bijoutiers. La dame au long cou qui choisit sa bague dans un magasin genevois.

Tu baisses les yeux et tu vois ton t-shirt, tes vieux jeans. Tu vois la manufacture de huit étages du Rana Plaza qui s'écroule, engloutissant dans ses gravats des milliers de travailleuses et travailleurs bangladais qui découpaient et cousaient ce même t-shirt gris, en milliers d'exemplaires. Tu vois des femmes

et des hommes dans une usine, quelque part dans la province chinoise de Guangdong, qui pointent leurs buses vers des paires de jeans similaires aux tiens et y projettent un abrasif pour les vieillir artificiellement, inhalant au passage des quantités de poussière de silice qui endommagent, lentement et irréversiblement, leurs poumons. Les jeans par dizaines, par centaines, proprement empilés sur les étagères du grand magasin où tu es entré ce matin même, pour acheter un shampoing, pour choisir un flacon parmi les quarante disponibles, aux couleurs et aux noms différents, et dont le contenu...

Un enfant passe à quelques centimètres de toi, dans le couloir du wagon, un petit tank en plastique dans les mains. Tu vois, à l'intérieur du jouet kaki, les chaînes de polymères, et à l'intérieur de celles-ci tu vois les atomes de carbone et d'hydrogène danser, quelques mois plus tôt, à peine excavés de roches sédimentaires en Alberta, Canada, danser dans leur couche de sable au fond d'une mine à ciel ouvert, juste avant de recevoir, dans une centrifugeuse, une injection d'énormes quantités d'eau chaude pour devenir du pétrole; laissant derrière eux, dans l'atmosphère, 190 kilos de gaz à effet de serre par baril et, dans le sol, un immense bassin de décantation

des résidus, constitués d'agents solvants et d'argile, de sable, de limons fins, d'eau, de bitume résiduaire, de sels, de métaux... Le petit garçon fait virevolter son tank dans les airs et tu l'imagines en promenade au bord du Rhône: un faux mouvement, le tank qui glisse dans le courant, ciao ciao, le tank s'en va sur le fleuve visiter la face cachée des ponts de Lyon, longer le Massif Central, traverser la Drôme, déboucher dans la Méditerranée chantée par Camus, glisser au large de Gibraltar comme dans un roman de Saramago, affronter les océans de Victor Hugo et rejoindre tranquillement, dans l'un des vortex des mers du globe, les 275'000 tonnes de plastique du septième continent, jusqu'à ce qu'un albatros...

Mais le môme a poursuivi son chemin dans le wagon et ton attention dévie vers un ado, que tu vois, dans la diagonale entre les sièges, ouvrir un paquet de petits beurres industriels pour en porter un à sa bouche, et dans le conglomérat de matières – sucre, farine de froment, lait entier en poudre, sirop de sucre inverti, lécithine de soja, poudres à lever E 503, E 500, malt d'orge – qui s'apprête à se désagréger sur sa langue, tu vois l'huile produite par la pression à chaud de la pulpe des fruits d'un palmier, planté quelque part au nord de l'île indonésienne de Sumatra, et voici

que tu te dédoubles à nouveau, mais pas en insecte : en orang-outan, le front roux, l'œil rond. Tu pars faire un tour dans un coin de la forêt où tu ne t'es pas aventuré depuis un moment, tu aimerais bien te peler une mangue, suçoter un litchi, voire même gober un oisillon, mais, en arrivant, tu constates que le coin en question a disparu, qu'à la place il y a des rangées et des rangées d'arbres bien espacés, tous identiques, à perte de vue. Tant pis, tu te dis qu'il faut bien s'adapter, ton espèce est douée pour cela, tu attrapes d'une main l'un des fruits charnus du palmier le plus proche et tu entreprends de le décortiquer, parce qu'il faut bien vivre, et s'il n'y avait plus que des petits-beurre, tu te mettrais à manger des petits-beurre – qu'est-ce qu'il fait là, celui-là? tu te demandes, à l'instant où le train décélère : pour un peu, comme un bon millier de ses congénères chaque année, il se prendrait une balle d'un ouvrier agricole également braconnier à ses heures, quel con, cet orang-outan!... Le train s'est arrêté, tu pousses presque la dame au long cou pour descendre en premier sur le quai.

Devant la sortie sud de la gare, tu décadenasses ton vélo d'un poteau, tu vois le cadre bleu au liseré chromé, et le bourdonnement te dit :

100% d'aluminium, te déroule la liste des matières utilisées par l'industrie suisse, mais opportunément extraites dans d'autres pays, te ressort les visions de ton reportage à Ajka, Hongrie, en octobre 2010: le bassin de rétention brisé, la boue rouge partout dans les champs, dans les eaux, la maison de cette jeune femme, et l'odeur – tu lèves la tête, tu inspires, tu expires, tu enfourches ta bécane, tu pédales, tu fonces. À travers la vieille ville, et ses rues en pente. Entre les toits, tu aperçois le panache blanc d'un avion, tu te rappelles ta visite de l'Empire State Building du mois passé, et tu chasses la kilotonne de gaz carbonique qui s'insinue sous ton front; tu pédales jusqu'au quai, et soudain le lac éclate dans tes yeux, un instant, il n'y a plus rien d'autre. Puis les indétectables micropolluants qui s'échappent de la bouche d'évacuation de la station d'épuration, non loin, te chatouillent les narines, alors tu fonces à nouveau jusqu'à cette crique, ce ponton désaffecté que tu connais depuis l'enfance.

Le vélo appuyé contre un arbre, en sueur, tu enlèves tes chaussures, tes chaussettes, tes vieux jeans, ton t-shirt. Il y encore ce bout de coton, 2% d'elasthane. Tu hésites. Il n'y a personne à la ronde: malgré le soleil revenu pour la fin du jour,

la canicule du mois de juillet le plus chaud depuis les premiers relevés – scénario le plus probable: +3°C d'ici à 2100 – semble aujourd'hui déjà loin, et personne ne se baigne dans le lac, les quelques voiliers sont à bonne distance au large, ce ponton est l'un des rares points d'accès de la rive nord à la fois publics et discrets... Et merde, tu enlèves ce caleçon, tu t'élanças dans l'eau, d'un coup.

Violence.

Le bourdonnement cesse.

La peau dans une étreinte froide, le souffle coupé, et pourtant, tout de suite, la décharge, brute, de ce qui ressemble à un antidote. L'existence devient une sensation. Ton corps, soudain, un animal irisé, couverts de paillettes qui s'illuminent au contact de nouvelles molécules, gris et fort et lustré et glissant dans une eau épaisse comme du suc de planète. Tu souffles, tu râles, tu tousses, tu inspires, tu cries, et puis tu écoutes. Le silence, enfin.

Dans les gerbes d'eau que tes bras font naître, il te semble voir encore le reflet rose d'un poulet mort, puis plus rien. Tu te mets sur le dos, le ciel dans les pupilles, et tu nages. À poil. Dans ta direction seulement l'eau qui passe. Comme s'il n'y avait pas

la propulsion de ton bras droit tendu sous toi, de ton bras gauche. Tu sens les poussées sur ton crâne, et le dos de ta main qui cherche le sens de la brasse. Tu ralentis, tu laisses chaque avancée se terminer complètement, les bras le long du corps, tu observes un goéland passer entre ton visage et, très loin au-dessus, une poche de bleu presque ardoise. Tu inspires, tu tournes sur toi-même, tu plonges ton nez dans le lac et flottes un moment, la tête immergée.

Le reflet d'un poisson, entre les rochers. Cela faisait des siècles que tu n'ouvrais plus les yeux sous l'eau. Le lac est transparent, vert, brun, gris. Et flou. Tes lunettes, tu les as posées sur une touffe d'herbe, elles t'attendent sur le rivage.